

Partir...

- Baata, Baata, mor, mor !

Je bondis sur « Le Grand Gentil » et fonce à brides abattues vers le Levant. Il est hors de question que je ne parvienne pas dans les temps à Ulaan Baator ! Baata me suit de près, l'humeur atrabilaire, stimulant de ses cris perçants « Le P'tit Froussard ». Pour la quatrième fois depuis le début de l'expédition, nous poursuivons un de nos chevaux en cavale. « Le Blanc » vient de rompre ses liens et s'enfuit vers le camp de Mongke, le patriarche, chez qui nous avons passé la soirée d'hier. Dans sa course folle, il bouscule une bande de jeunes poulains et poursuit sa cavalcade vers un troupeau de yaks. Gombodorj, son fils, témoin de la scène, saisit son *urga* saute sur son cheval et se joint à nous pour tenter de rattraper le fuyard. Un teigneux, ce « Blanc », à la moindre occasion, il prend la poudre d'escampette et nous fait perdre un temps précieux. Lorsque l'on doit parcourir plus de 25 kilomètres par jour pour explorer les possibilités de voyage dans une région aussi vaste que

l'Orkhon et les monts Kanghai, il est intolérable de se laisser mener en bateau par un canasson stupide qui frémit d'angoisse au moindre crissement de sauterelle.

J'ai l'arrière-train en feu. Dans la précipitation, je n'ai pas pu seller mon cheval. Sa colonne vertébrale est en train de me cisailer l'épiderme. Si nous ne récupérons pas « Le Blanc » dans le quart d'heure, je ne peux pas garantir qu'il me sera encore possible de m'asseoir dans l'herbe grasse de la steppe.

J'empêche « Le Blanc » de fuir vers la droite. Baata arrive par la gauche. Pris au piège, « Le Blanc » se cabre pour tenter l'ultime échappée. Les yaks s'effraient, leurs beuglements retentissent dans le silence du petit matin. La poussière, soulevée par leur débandade, rend l'espace de plus en plus opaque. Ruades, hennissements, cris, jurons...Gombodorj frôle de son lasso l'encolure du fautif. Une trouée dans le troupeau de yaks et il s'y jette au galop. Nous le serrons tous les trois de quelques mètres, mes fesses vont

exploser, Gombodorj tend le bras, se penche sur le cou de sa monture et la corde de son *urga* se resserre enfin autour du cou de « l'emmerdeur public ». Ce manège aura duré une demi-heure. Insignifiant comparé aux 15 heures de recherche après la dernière fugue de nos chevaux, il y a quelques jours.

Il me semble que cela fait une éternité que j'arpente une des zones de Mongolie les plus riches en contrastes. Pour moi, partir est plus qu'un simple passe-temps. Comme la fleur a besoin du soleil et le poisson de l'eau, c'est une véritable nécessité existentielle, un besoin fondamental. Partir m'interdit la sclérose des idées, l'enlèvement dans des comportements inertes. Le voyage, avec le mouvement et l'effort qu'il implique, évite l'engourdissement du corps et de l'esprit. Le monde est vaste et la confrontation avec d'autres cultures est un enrichissement permanent.

Qui plus est, notre culture revendique une origine romaine et grecque. Elle admet une influence celte et

franque mais oublie qu'elle est aussi faite des Vikings, des Juifs, des Arabes, des Huns sans omettre les Slaves, Turcs et autres Mongols. Il est donc impossible de saisir l'étendue de nos racines sans approcher ces peuples qui ont tant contribué à l'essor de langues, de cultures, de droits et de croyances. Chaque peuple détient une sagesse dont il est bon de s'imprégner afin de percer un tant soit peu les mystères de la vie.

Il y a 4000 ans, la Mongolie extérieure, indépendante de la Chine, en parallèle avec d'autres peuples, s'est mise à domestiquer le cheval, événement central dans l'évolution de l'humanité tant il a permis le brassage des peuples. A l'heure actuelle, cette nation est encore bâtie sur l'idéal du nomadisme pastoral dont la moitié de la population dépend. Et, fait remarquable quand on observe les tendances planétaires, l'Etat, démocratique, ne semble pas vouloir sédentariser les populations. Vu la fascination que j'éprouve pour les peuples nomades, au sens étymologique du terme (du

grec *nomas*, *nomados* « qui fait pâître »), la Mongolie m'est toujours apparue comme une contrée de référence.

Certaines ethnies nomades sahariennes, les Maures entre autres, m'ont éclairé quant aux questions que je me pose sur cet art de vivre. Mais comment y font face les populations asiatiques ? Quels sont les différences et les points communs ? Comment les hommes des steppes s'adaptent-ils à leur environnement ? Quelles sont leurs relations sacrées avec la Terre ?

Les réponses à ces questions, sans doute dérisoires pour les préoccupations quotidiennes occidentales, seront peut-être capables d'atténuer mon sentiment d'impuissance devant les dérives observables de nos sociétés technologiques : saccage de la nature, religion de l'Argent, dont les multinationales, les banques, les actionnaires seraient les instances et chaque citoyen, à de très rares exceptions, le brave innocent crachant sur les

pontes qui le dominent mais n'hésitant pas à se comporter comme eux dès que l'occasion se présente !

En observant les peuples restés proches de la Terre, en contribuant à les faire connaître et en maintenant dans ma propre existence cette proximité, il me semble possible d'apporter ma très maigre contribution à la seule éthique qui vaille : le respect total et absolu de chaque être humain !

Ensuite, j'ai constaté ce que la confrontation avec l'idéal nomade pouvait avoir de positif, après l'expérience, sur la façon de vivre d'un sédentaire. Ainsi, depuis de nombreuses années, je m'échine à peaufiner des périples permettant cette rencontre dans le respect des traditions autochtones. La meilleure approche m'a toujours semblé la marche. Car dépouillé de tout artifice matériel, le voyageur pédestre témoigne de sa pureté d'intention.

Ce voyage m'est d'autant plus nécessaire qu'il m'aide à poursuivre le deuil de ma mère décédée

brutalement, il y a quelques semaines. Elle s'intéressait énormément à mes voyages et n'hésitait jamais à me secourir si l'un ou l'autre aspect logistique ou financier venait à manquer. Pour un fils, voir partir sa mère, c'est perdre la seule femme sans doute capable de l'aimer de façon inconditionnelle. Elle me manque terriblement, la steppe pourra-t-elle soulager ma tristesse ?

Pour cette première édition, j'ai choisi la zone qui, paraît-il, offre la plus grande variété paysagère sur de courtes distances : la vallée de l'Orkhon et les monts Kanghaï situés à plus ou moins 400 kilomètres au sud-ouest de la capitale, Ulaan Baator.

Accompagné de trois chevaux, d'un interprète et d'un guide local, je serai coupé du monde le temps du voyage. En cas de besoin, les seules ressources possibles sont les camps de nomades.

Pour me rendre sur place, j'avais choisi la compagnie qui offrait les prix les plus démocratiques : Aéroflot !

Aéroflot...

Voler avec Aéroflot ! Vu sa triste réputation, peu s'y risqueraient. On me considérait déjà comme un mort en sursis.

Au début, ces visages inquiets me faisaient rire. Puis, j'ai simplement souri. Ensuite, j'ai pensé avoir commis une grossière erreur, comme ce sera d'ailleurs souvent le cas tout au long de mon voyage. Pour finir, je suis monté dans le vol Bruxelles-Moscou, mort de trouille. Pourtant, l'appareil semble en parfait état. Des sièges en cuir bleu remplissent la classe économique, la carlingue est étincelante et le personnel de bord affiche un faciès serein. La sombre image d'Aéroflot n'est-elle qu'un préjugé ? Finalement, cette première étape se déroule sans encombres.

L'épreuve, voire le supplice, allait suivre : quinze heures d'attente dans la zone de transit de l'aéroport de Moscou avant de voler vers Ulaan Baator. Un cauchemar, surtout après une première nuit blanche.

Comment s'y prend-on pour survivre à pareille épreuve ? Tout d'abord, on fait le tour du propriétaire : quelques bars aux consommations hors de prix (6 euros pour un café, 8 euros pour un sandwich miniature), des banquettes en acier, des échoppes « Free tax », une zone de repos pour les passagers « First class ». J'y entre, sait-on jamais ! Une jeune dame, petite et frêle, aux cheveux acajou me lance un regard acerbe. Un gars avec un sac à dos ne semble pas être le genre de la maison.

- Chère Madame, s'il vous plaît, mon avion pour Ulaan Baator ne décolle qu'à 20h30, puis-je profiter de vos superbes fauteuils en cuir noir ?

Est-ce mon Anglais hésitant qui la déconcerte tellement ?

- Oui, allez-y et si vous le désirez, vous pourrez trouver de quoi manger dans la pièce voisine.

- Merci mille fois, Madame, lui répondis-je en cachant du mieux possible ma joie victorieuse.

Je m'installe dans un fauteuil moelleux dont le dossier arrive à bonne hauteur de ma nuque. Les accoudoirs épais accueillent mes bras avec volupté. Il ne manque qu'un repose-pieds ! Doucement, je m'endors, fermement décidé à chanter la louange de l'Aéroflot, de la Russie et de tous ses habitants.

Au bout d'un temps qui m'a paru fort court, la dame apparaît.

- Puis-je voir votre billet d'avion ?

- Bien sûr, voici !

- Vous n'étiez pas en première classe ?

- Non, pourquoi ? lui demandai-je avec l'expression la plus faussement étonnée.

- Ce lieu est exclusivement réservé aux « Business class », vous devez partir !

Je préfère ne pas insister, il paraît que les goulags sibériens sont très inconfortables.

En achetant mon billet, j'avais demandé si la compagnie, comme dans le passé, mettait à la disposition

des passagers en transit une chambre d'hôtel en cas de temps d'attente supérieur à six heures. Non, avait répondu l'interlocutrice d'Aérofлот. Malgré l'insistance de l'agence de voyage, la dame était restée sourde. Prendre en charge, moi-même, cette logistique aurait mis mon budget à mal (250 euros par nuit et de nombreux soucis pour obtenir un visa de transit).

Me voilà donc condamné à rester éveillé dans le terminal 2 de l'aéroport de Moscou. La morale est claire : « T'as du fric et tu peux te reposer, t'en n'a pas et tu peux crever ! ». Pour la prochaine fois, je sais ce qu'il me reste à faire : devenir riche !

Je décide d'aller boire un café malgré les tarifs hallucinants, mais au bout d'une heure, je n'en peux plus de rester assis. Le mieux semble être de m'installer dans une zone de grand passage et de me livrer à une des seules activités intéressantes en pareille circonstance : regarder les demoiselles et le bas de leurs reins ! Il paraît qu'elles sont si belles dans les pays de l'Est. En

effet, le spectacle est fabuleux. Il y en a pour tous les goûts et mon regard s'attarde souvent sur de grandes blondes aux pantalons noirs moulants laissant deviner des strings dernier cri.

Mais je suis ivre de fatigue. J'en ai la nausée. A bout de force, je rejoins une bande de cinq Hindous allongés le long d'un mur au premier étage du terminal. Je m'assieds en tailleur et pose la tête sur mon sac calé entre les jambes. Très vite, mes membres s'engourdissent. Bientôt, je ne sens plus ni mes pieds, ni mes fesses. Dans ces instants de torture, tous les principes de bonne éducation, toute dignité, vous quittent. Je m'allonge, la tête sur mon sac, tel un clochard sur un boulevard.

- Si les Russes ne sont pas contents, ils n'ont qu'à m'emmener à l'hôtel ou au goulag, je m'en fous !

Je passerai ainsi quelques heures à vivre comme doivent le faire des millions de sans-abri, dans l'indifférence la plus absolue des « bien-nourris ».

La courte expérience m'aura amusé mais je mesure mieux l'état de détresse des « laissés pour compte ». Occupons-nous d'eux car si, par malheur, leur nombre devient trop important, ils finiront par s'occuper de nous !

Les heures s'égrènent lentement et le moment fatidique de l'embarquement vers Ulaan Baator arrive.

L'intérieur de l'avion, un Tupolev, est effectivement vétuste et sommaire : pas d'écran vidéo, pas de place pour les jambes, des sièges assez étroits et un repas élémentaire. Mais voyager démocratiquement implique des sacrifices et ceux-ci me semblent très acceptables.

Tandis que l'avion survole les terres du Kazakhstan, je rêve aux espaces infinis, à la liberté absolue. Là-bas, j'ai la garantie de pouvoir planter ma tente où je le souhaite, la certitude de marcher où je le désire sans jamais rencontrer un quelconque galonné qui

me sermonne parce que je déambule un peu trop à côté d'un sentier balisé.

Mis à part quelques turbulences, le vol se déroule sans problèmes et j'atterris dans la capitale mongole.